

réflexions sur l'idéologie journalistique

lucien guissard

Pour rendre hommage à mon ami le Professeur Louis Meerts, je tente d'apporter quelques éléments personnels à une réflexion sur la pratique journalistique, en vue d'affiner une recherche déontologique toujours inadaptée en la matière et, par là, un jugement critique. L'ancien rédacteur en chef d'un grand quotidien flamand, l'ancien Président de l'Union catholique internationale de la presse, aimera, j'en suis sûr, que se poursuive, pour lui faire honneur, un travail d'approfondissement théorique et moral sur une profession qui ne se distingue pas toujours par l'empressement à s'examiner et à se remettre en cause. Ayant moi-même été journaliste pendant de longues années dans un quotidien (*La Croix*; Paris), ayant été rédacteur en chef de ce même journal, je peux sans doute faire retour sur cette activité nommée journalisme et le faire avec amitié, compréhension, mais aussi avec une volonté d'autocritique qui ne peut qu'être saine.

La réflexion ici ébauchée - seulement ébauchée - portera sur ce que j'appelle *l'idéologie journalistique*, plus précisément encore *l'idéologie de l'information*, telle qu'on la voit en action dans la presse et dans l'audiovisuel, la télévision surtout, ce grand journal quotidien qui bat tous les records de lecture.

Nous autres, gens de XXe siècle, en Occident, nous établissons en principe indiscuté que l'information est une valeur. Il vaut mieux, disons-nous, être informé que vivre sur une île déserte et nous disons cela de l'information journalistique. Nous dénommons information ce que, de fait, nous transmettons, un peu, toutes proportions gardées, comme l'historien qui dénomme Histoire l'histoire qu'il écrit. Nous avons la conviction d'être plus hommes que nos ancêtres parce que nous savons "ce qui se passe dans le monde". Cela sous-entend que nous apprenons aux lecteurs, aux téléspectateurs, "ce qui se passe" réellement. Nous admettons une adéquation entre nos récits, nos commentaires, nos jugements, et l'état véridique de l'humanité. Nous estimons, à tout le moins, que notre texte représente suffisamment le fait dont nous avons décidé de parler; car, nous ne poussons pas l'autosatisfaction jusqu'à penser que le récit journalistique de ce matin ou de ce soir capte la globalité des choses survenues en vingt-quatre heures sur la planète.

Nous pratiquons une certaine conception de l'information. Pour l'analyser au mieux, il faudrait en refaire l'histoire. Cette conception, nous l'avons héritée d'une évolution typiquement occidentale qui s'est accélérée et définie dans la seconde moitié du XIXe siècle. Elle fait partie de l'héritage culturel et désormais l'information est partie intégrante de la culture: on parle de "culture de masse", soit pour en dénoncer les dangers soit pour en dégager les apports positifs, mais l'idée-force est que les connaissances, idées, principes d'action, images, véhiculés par le journalisme d'information sont un progrès

de grande portée culturelle par rapport au temps de la culture seulement scolaire, au temps des petites collectivités humaines fermées sur elles-mêmes, au temps où il n'y avait d'histoire que locale et de solidarité que tribale, familiale, villageoise, régionale. On a amplement exalté les mérites de l'ouverture sur le monde, sur l'autre.

La conception de l'information que nous mettons en pratique résulte d'une conception du journalisme. Notre profession l'a élaborée peu à peu, sans en faire jamais vraiment la charte synthétique. Nous la proposons à nos lecteurs ; en réalité, nous la leur imposons. Ils n'ont pas à intervenir dans la fixation de l'ordre du jour qui préside à l'image du monde, au schéma d'histoire immédiate, présentés quotidiennement par nos journaux. On ne prend leur avis que secondairement, à travers le courrier (publié ou non), ou d'occasionnelles enquêtes à la base, parfois à travers un réseau de relations publiques avec la clientèle, mais ceci est rare. Dans toute entreprise d'écriture et de publication il entre un effet d'impérialisme, bien entendu inévitable, et tous ceux qui ont eu la responsabilité de diriger un journal savent deux choses : la difficulté de faire accepter aux rédacteurs le point de vue du public, la difficulté d'apprécier le juste poids des réactions de lecteurs.

Le journaliste fait profession d'informer ; c'est de sa compétence et il se montre plutôt sensible d'épiderme quand les instances culturelles, les hommes politiques, les hommes d'Eglise se permettent de suspecter les pratiques du métier. Il est vrai que la presse est parfois le bouc émissaire tout trouvé dans les moments de contestation publique.

Restons-en à notre conception de l'information. Elle privilégie visiblement certains domaines de ce qu'on nomme actualité (mais il faudrait étudier à part la presse locale et régionale) : la vie politique, mes mécanismes institutionnels, les faits divers, et, depuis quelques années, les problèmes de société. Ceux-ci ont émergé par le mouvement même des sociétés "avancées" où se sont affirmés le bouleversement des mœurs, les expériences génétiques, les maladies nouvelles, la conscience de l'environnement, le sous-emploi, l'immigration, etc. Ce que la presse situe dans la catégorie "problèmes de société" est extrêmement diversifié et n'est pas apparu à la curiosité journalistique uniquement sous la pression des réalités sociétales. Les journalistes ont dû comprendre que l'institutionnel, et aussi bien l'exceptionnel dans le fait divers, ne rencontrent pas l'existence quotidienne du citoyen ordinaire : d'où un journalisme d'enquête sur le réel concret des hommes. Les journalistes ont, de plus et en même temps, assisté à l'essor foudroyant de la télévision. Elle nous a contraint à réajuster, autant que faire se peut, notre angle de vision des gens et des situations. Le règne de l'image, la fascination du direct, entre autres facteurs de déstabilisation, ont déclenché une crise d'identité de l'écrit. Ainsi éclatait une vérité simple : notre conception de l'information n'est pas parfaite et n'est pas irréformable.

Il n'y a pas à l'origine de notre entreprise d'information une idéologie au sens d'un système structuré de pensée qui agirait comme une doctrine totalisante et militante. Mais il y a idéologie dès lors que prévaut la valorisation culturelle de l'information journalistique et qu'elle se trouva finalisée par son objectif même, appuyée sur le droit à l'information, rattachée aux requêtes de liberté, de démocratie, d'éducation, de progrès humain.

Personne ne récusera ces arguments d'ordre culturel. Forts de cet assentiment, les journaux les plus divers par leurs orientations idéologiques, par leurs procédés d'investigation, par leurs comportements à l'égard d'une moralité commune, voire de la déontologie élémentaire, divers par le langage et le ton, se réclament du même droit à l'information. Cet amalgame ne va pas sans préjudice pour les journaux qui se font du métier une idée intellectuelle et moralement exigeante : il est à craindre que le journalisme dans son ensemble, et pour longtemps, soit vu par un très large public de tous milieux comme est vue "une certaine presse", c'est-à-dire jugé de manière péjorative. Les stéréotypes fonctionnent mécaniquement dans l'opinion publique et il y a des stéréotypes du journalisme. On fera éventuellement exception pour le journal qu'on lit et qui a le mérite de conforter les positions acquises.

La légitimation idéologique du journalisme engendre chez les hommes de presse la conscience d'une fonction à remplir dans la société, et même la conscience d'une mission. On exerce peut-être le très utile métier d'amuseurs, d'entrepreneurs d'évasion, mais on exerce une sorte de magistère qui se traduit comme le nom l'indique, par la position du maître qui enseigne et du maître qui fait la leçon. Faire savoir n'est pas la seule fin de l'information ni de la communication ; user de la liberté critique est une autre ; elle est normale et reconnue. On porte des jugements.

Ceux-ci comportent de plus en plus un aspect technique, lorsque l'information fait intervenir la spécialisation en économie, en sciences, en technologie, en théologie, etc. Ils sont couramment de nature idéologiques et on voit opérer les références philosophiques ou religieuses, les réflexes de partis, mais ce n'est pas le propre de journaux ayant des liens organiques avec les partis politiques. Un journal classé "indépendant" occupe d'autant plus librement et efficacement le poste de censeur qu'il rejette toute connivence institutionnelle. Il met en oeuvre, pour composer sa grille de jugement, les idées et les valeurs qui permettent de distinguer la gauche et la droite. Il est intéressant, sur ce chapitre, de lire en France des journaux comme *Le Monde* ou *Libération*, en Italie *Repubblica*.

Pour rester dans cette dichotomie, volontiers manichéenne, de la gauche et de la droite, à laquelle nous sommes tous enclins à recourir pour situer les hommes et les idées, on emprunterait à l'histoire récente des exemples instructifs. On établirait une comparaison entre la guerre du Vietnam et la guerre en Afghanistan, afin de voir comment l'une et l'autre sont - ou ont été - traitées, même compte tenu du fait évident qu'aux Etats-Unis l'information démocratique est ouverte, alors que, pour l'Afghanistan, les sources d'information restent verrouillées en grande partie. On établirait, de même, une comparaison entre le portrait de Ronald Reagan et celui de Mikhaïl Gorbatchev, vus à travers les articles de presse, sur une assez longue durée ; et il faudrait observer le matériel qualificatif appliqué à ces deux personnalités : les épithètes, les surnoms, les évaluations en bien ou en mal, l'accentuation ou, au contraire, la sous-évaluation en ce qui concerne l'"impérialisme" attribué à la politique des grandes puissances. Troisième exemple possible : la recrudescence du vieux débat entre libéralisme et socialisme. Ce débat est porteur de toutes les équivoques conceptuelles qu'entraînent les deux termes. Les journaux, par la plume ou la voix des commentateurs, ne sauraient,

on en conviendra, procéder chaque fois aux mises au point théoriques et il en résulte d'incessantes confusions. De quel socialisme parle-t-on? Et que veut dire "libéralisme"? Le commentaire de presse se formule comme si l'un et l'autre recouvraient des concepts clairs, des systèmes univoques, déterminés une fois pour toutes, étant entendu qu'on laisse percer, avec toutes les habiletés de la rhétorique, la préférence pour l'un ou pour l'autre.

Il va de soi que la mission critique ne souffre pas de discussion; il va de soi que le journaliste, et il le sait encore mieux s'il écrit dans un journal d'inspiration chrétienne, s'investit légitimement de cette mission et s'en acquitte avec tous les risques du jugement conjoncturel et de l'opinion personnelle. L'important, en définitive, est d'avouer son système de valeurs; c'est ensuite de ne pas pousser le lecteur dans l'intolérance.

Les valeurs que nous invoquons se présentent selon une hiérarchie qui ne fait pas l'unanimité. Sur le fond des choses, un accord idéologique s'est instauré quant au racisme, mais les journaux se différencient par la fréquence et l'insistance avec lesquelles ils mettent en évidence les questions posées par l'immigration, par les relations avec les autres continents, par l'aide aux populations en détresse, par la politique envers les tiers-monde. Certains journaux ne manquent pas une occasion de souligner de façon voyante les thèmes, explicites ou implicites, de l'extrême-droite nationaliste, pour s'en démarquer; d'autres journaux, qui ne sont pas favorables à une idéologie raciste, adoptent une attitude plus discrète et, dans les deux cas, la tactique politique peut entrer en jeu. Tout le monde peut voir que les valeurs aussi sont politiques, mais elles ont l'avantage de donner fondement aux leçons de morale. Si j'écris ceci avec un peu d'humour, c'est tout bonnement parce que l'expérience d'un quotidien catholique m'a appris à mesurer les responsabilités du journaliste, ses responsabilités de chaque jour, et à considérer d'un oeil critique sa propre glose. Les jugements que nous portons nous jugent nous-mêmes, à la lumière de nos dogmes ou idéologies.

N'ayant pas la possibilité de méditer plus longuement ici sur ces aspects moraux (ou moralisants?) de notre métier, je voudrais rapidement revenir sur quelques singularités banales de la pratique journalistique. On constatera d'ailleurs que le recours aux valeurs, l'idéologie en actes qui est celle de tel journal, de tel journaliste, ne sont pas étrangers à ces pratiques.

Nous récoltons les événements et les faisons connaître à des lecteurs. C'est tout simple. Est-ce si simple? Premièrement, nous ne récoltons pas seulement des événements, des faits, mais une foule d'autres choses sans rapport avec l'histoire. Secondement, qui décrète qu'il y a un événement, au nom de quoi? Il se passe à tout instant, dans le monde, des faits qui nous restent inconnus; parmi tous ceux qui parviennent jusqu'à nous, nous en retenons un petit nombre. Voilà le très banal défi quotidien: choisir, décider des importances, introduire un certain ordre de grandeur, obligation qui devient d'une urgence presque arbitraire quand nous organisons la page une de notre quotidien autour d'un seul grand titre, ou de deux ou trois.

La réduction du format des journaux, la maquette très visualisée de la "une" portent à l'extrême le risque de la sélection des nouvelles. Ce n'est pas chaque matin le cas de conscience, mais c'est souvent une négociation d'équipe pour arriver au choix du sujet qui sera écrit en caractères frappants... L'orien-

tation idéologique du journal peut se lire dans cette seule originalité graphique et elle se lira dans l'énoncé du titre, le laconisme des mots qu'impose l'étroitesse du tabloïd, le ton grave ou satirique ou polémique de ce titre, les références culturelles (livre, film, parole historique ...) qui ont servi à le confectionner, jusques et y compris le calembour.

On ne découvre là rien de neuf pour qui sait lire : on n'en découvre pas davantage si on jette le soupçon sur les habitudes prises : dramatisation, recherche du spectacle, contamination du récit journalistique par le voisinage du roman, vedettisation des personnages mis en scène, hommes politiques, hommes d'Eglises, sportifs, chanteurs ; course à l'exclusivité, le "scoop", méthodes de viol de la vie privée, chasse aux documents confidentiels aboutissant à la publication par le magazine allemand *Stern* de "mémoires" d'Adolf Hitler qui étaient des faux. Cependant, ces phénomènes qu'on peut trouver dans n'importe quel ouvrage d'initiation à la culture médiatique prennent toute leur dimension suspecte quand on les relie à l'idéologie de l'information, aux idéologies professées par les journaux. Chacun de ces procédés, s'il doit beaucoup à la concurrence, au snobisme professionnel et aux appétits commerciaux, peut servir d'arme au service d'un combat idéologique partisan.

Nos journaux se font volontiers gloire de "créer l'événement". C'était, bien sûr, l'ambition de *Stern* ; ce fut l'ambition, réussie cette fois, de ceux qui ont révélé l'affaire du Watergate, et de ceux qui, Américains toujours, ont contraint un candidat démocrate à la Présidence à se démettre pour raisons de mœurs. L'investigation magistralement menée permet une application implacable du droit à l'information. Je confesse n'être pas convaincu par tous les présupposés de ces méthodes ; je me demande où sont les limites infranchissables et s'il en existe encore pour certains journalistes passionnés de chasse à l'homme et d'archives secrètes. Il y a des enquêtes qui ressemblent fort à de l'acharnement contre l'adversaire.

Créer l'événement est un projet louable s'il s'agit de trouver l'information inédite et significative ; s'il s'agit de marquer une spécificité en face des concurrents. A ce jeu cependant, on court le risque du ridicule. C'est ce qui est arrivé au *Journal du dimanche*, à Paris, tout récemment : il affirmait qu'un Français était grand favori pour le Prix Nobel de médecine la veille même du jour où on allait apprendre que le lauréat était américain... Allez savoir sur quels renseignements exclusifs reposait cette "information" ! Il n'est pas exclu que ce genre de prédiction, dont la presse française n'a certes pas le monopole ni, en France, le *Journal du dimanche*, relève de l'invention pure et simple, qui se confond alors avec le manque de sérieux. Moins folklorique tout l'arsenal stylistique du conditionnel et de la conjecture : les hypothèses, les suppositions, les scénarios qui prétendent anticiper sur l'avenir, la rumeur émanant "de source généralement bien informée", et puis maintenant les sondages d'opinion accompagnés de commentaires. L'analyse des faits, l'élucidation que l'on veut en faire pour que le lecteur "se forme un jugement" (c'est la formule consacrée) utilisent très couramment ces moyens et ils sont justifiables ; ils sont aussi assez malléables pour se plier à l'interprétation idéologique, pour concourir à un portrait manipulé des personnages en cause.

Il y a déjà un certain tamps que nous avons renoncé au débat stérile sur l'uto-pique objectivité, sur la non moins utopique neutralité. Ce serait suffisamment

beau si nous pouvions toujours revendiquer à bon droit la qualité de l'esprit libre mais honnête. Et même en adhérant à une idéologie politique ou à une foi religieuse ! Le climat culturel de ce temps ne refuse pas du tout qu'on s'affiche avec un drapeau ; on a réhabilité le subjectif dans le journalisme, qu'il s'agisse de l'éditorial, du reportage sur le terrain ou de la critique littéraire. Ce n'est que justice et réalisme. Mais pour que l'idéologie de l'information, adoptée par tout le monde en démocratie, poursuive ses objectifs en se faisant respecter, il importe que quelques journaux au moins s'interdisent les perversions du langage, résistent à la démagogie et maîtrisent les facilités du romanesque. C'est délibérément que je n'ai pas écrit les mots : "journaux à sensation" ou "sensationnel", trop galvaudés, trop ambigus, trop simplistes et qui jettent le discrédit sans nuances. Je pense en ce moment plutôt à la manie du noir et du blanc, aux classifications réductrices (les "faucons" et les "colombes"), aux oppositions conflictuelles qui collent des étiquettes (fasciste, "facho", communiste, réactionnaire, "réac", progressiste, intégriste ou conciliaire dans l'Eglise), aux approximations et assertions désinvoltes (voir la littérature de presse sur le Sida !), aux rappels historiques qui portent une charge d'idéologie : la catastrophe de Tchernobyl et l'explosion de la navette Challenger ont bel et bien été exploitées pour la polémique entre communisme et capitalisme.

Les médias, dit-on avec raison, façonnent une nouvelle culture populaire. Le travail de l'information entre pour beaucoup dans cette mutation. Mais sachons rester modestes. Les défauts et lacunes de nos instruments sont dénoncés par des sociologues de la culture qui ne sont pas forcément des nostalgiques d'une culture élitiste ou scolaire. Le "grand public" lui-même, que l'on dit passif devant les textes et surtout devant les images, ne manque pas, quand on écoute bien, de juger avec bon sens et ironie nos agissements d'intellectuels rapides et péremptoirs. Il m'est plus d'une fois arrivé d'avoir un peu honte en entendant tel journaliste connu, ou bien tel pigiste encore obscur, interroger des personnalités à la télévision, sur le ton suffisant du "Monsieur qui sait", l'arrogance s'ajoutant à l'impolitesse. Conscients de nos limites et de notre rôle de service, nous honorerons encore mieux la mission que nous nous donnons. Libres mais responsables nous serons encore plus crédibles. Soucieux de vérité, nous souvenant que la vérité est souvent inaccessible et reste souvent mutilée, nous donnerons son sens le plus direct au verbe : "informer", puisqu'informer est notre premier devoir, avant notre droit d'avoir des opinions.

L'idéologie de l'information répond à un besoin intellectuel spontané, qui est d'écrire l'histoire. L'écriture du journalisme est une réponse relative, imparfaite, empirique, nous en convenons, mais il y a, malgré tout, derrière elle et qui l'actionne, cette utopie du savoir rêvant de saisir le monde entier, l'événement total. Je mesure mieux qu'en ma jeunesse les difficultés de la tâche ; je me persuade un peu plus modérément de sa beauté et de son efficacité. A l'heure où les historiens réforment la méthodologie de l'histoire et récapitulent lucidement les obscurités du passé, défiant leurs meilleurs outils, ce n'est pas le moment de faire du triomphalisme. Grâce à nous, des lecteurs, des auditeurs, des téléspectateurs acquièrent une perception bien particulière du temps : l'actualité. Nous déterminons, en effet, cela dans la culture. Nous le

faisons, pour une bonne part, selon les habitudes de l'histoire classique : chronologie, faits politiques, guerres, diplomatie, série de grands nombres - des morts, des affamés -, catastrophes naturelles et accidents pris parmi les plus spectaculaires, coups d'Etat, révolutions ... Nous avons toutefois accompli des progrès vers l'actualité humaine moins exceptionnelle et traumatisante. Si notre récit du monde laisse quelques traces honorables dans les documents pour l'écriture de l'histoire, il en laissera peut-être de plus éloquentes et utiles, avec tout ce qui a bourgeonné autour de lui, en premier lieu ce qui s'appelle dans notre jargon le commentaire, parce qu'il aura eu le souci des hommes plus que des choses, souci de la vie plus que des anecdotes, souci de la justesse plus que des coups médiatiques.